



Sylvie APRILE, Raymond HUARD, Pierre LÉVÊQUE
et Jean-Yves MOLLIER, *La Révolution de 1848 en
France et en Europe*, Paris, Éditions sociales, 1998,
255 p.

Natalie Petiteau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/183>

DOI : 10.4000/ch.183

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 1998

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Natalie Petiteau, « Sylvie APRILE, Raymond HUARD, Pierre LÉVÊQUE et Jean-Yves MOLLIER, *La Révolution de 1848 en France et en Europe*, Paris, Éditions sociales, 1998, 255 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 43-2 | 1998, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/183> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.183>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Sylvie APRILE, Raymond HUARD,
Pierre LÉVÊQUE et Jean-Yves
MOLLIER, *La Révolution de 1848 en
France et en Europe*, Paris, Éditions
sociales, 1998, 255 p.

Natalie Petiteau

- 1 La démarche de ce manuel est appréciable puisqu'elle vise à offrir un regard européen sur 1848 et ses révolutions : à côté d'une première partie que Raymond Huard consacre à l'histoire événementielle de la Seconde République en France, Sylvie Aprile propose en effet, dans une quatrième et dernière partie, une analyse de la dimension européenne du courant révolutionnaire de 1848. Mais l'approche ne se limite pas ici au politique puisque la deuxième partie, rédigée par Pierre Lévêque, envisage les aspects sociaux de la période après quoi Jean-Yves Mollier signe une troisième partie traitant de la " culture de 1848 ". Vaste programme, au total, toujours mené en référence, les notes de bas de page le prouvent, aux travaux récents. Il s'agit en définitive, en soulignant notamment les liens établis entre 1789 et 1848 et en examinant le cheminement de la démocratie en France, de mettre en évidence l'existence d'un modèle français original dans l'Europe du milieu du XIXe siècle, sans négliger d'ailleurs, les résistances opposées aux innovations d'alors.
- 2 Politiquement, l'innovation majeure réside dans la mise en œuvre du suffrage universel masculin, fruit d'une révolution que Raymond Huard qualifie de " vraiment ouvrière et populaire ", réponse à un malaise avant tout d'ordre social. Mais cette vision n'invalide-t-elle pas quelque peu l'opposition, présentée ici comme particulièrement tranchée, entre l'activisme parisien et l'atonie provinciale ? Si l'ouvrage maîtrise fort bien la présentation de l'atmosphère politique qui règne dans la capitale et le déroulement des événements qui s'y produisent, il est un peu regrettable qu'une nouvelle publication néglige la dimension provinciale de 1848, laquelle n'est prise en compte qu'à propos de

la résistance au coup d'État. Mais le parti pris, ici, de séparer le politique du social, contribue aussi à déformer notre regard : il impose ainsi d'évoquer dans la seconde partie l'insurrection de juin. Il n'en faut pas moins se réjouir de ce qui nous est livré est apprécier par exemple les passages relatifs aux divisions qui minent la gauche comme la droite durant les luttes de 1849 et de 1850. Il faut également relever l'habileté de la conclusion de Raymond Huard sur la viabilité du nouveau régime républicain dont le bilan, de surcroît, est loin d'être négligeable dans la perspective de l'apprentissage de la démocratie, quand bien même il lui était impossible de républicaniser le pays en profondeur en quelques mois. Les Républiques ultérieures ont de plus tiré les leçons du coup d'État de 1851 en établissant, contrairement à leur devancière, des régimes dominés non pas par le président mais par le Parlement.

- 3 Pierre Lévêque, dans un développement sur l'ébranlement et la restauration de l'ordre social, revient pour sa part sur la dimension sociale de la révolution, rappelant, avec Alexis de Tocqueville, que le but de l'insurrection de juin était " d'altérer l'ordre de la société ". En une analyse clairement menée, Pierre Lévêque examine en premier lieu les problèmes sociaux de la France des notables. Ces derniers, qui dominent la hiérarchie, n'offrent pour toute réponse à l'inégalité des conditions qu'une charité privée dispensée parcimonieusement et avec le souci de " moraliser " les plus pauvres. Les classes moyennes pour leur part se trouvent affrontées à un monde où les voies de l'ascension sociale sont très étroites et s'engagent finalement dans une contestation de la suprématie des grands notables qui rejoint celle que formulent les porte-parole du mouvement ouvrier, tandis que le monde rural est particulièrement affecté par le poids du prélèvement annuel des créanciers. Après une synthèse rapide sur l'impact de la conjoncture du milieu du siècle, Pierre Lévêque souligne que le printemps de 1848 est bien, en France, celui des ouvriers : leur droit à la vie et donc au travail est en effet garanti par la création des ateliers nationaux tandis que les éléments les plus avancés se lancent dans des actions revendicatives pour obtenir, tels les mécaniciens de la Compagnie des chemins de fer du Nord, la journée de neuf heures. Devenue bourgeoise et modérée, la République, face à la généralisation du chômage, refuse de poursuivre plus avant " le remplacement du capitalisme par les associations dans le cadre de l'organisation du travail ", ce qui déclenche l'insurrection de juin où les travailleurs manuels, souvent provinciaux récemment immigrés, forment 80 % des combattants. Mais la victoire de la République conservatrice ne met pas fin au mouvement ouvrier qui subsiste notamment *via* les coopératives. L'œuvre sociale du nouveau régime est finalement limitée, aucune législation n'est mise en place pour lutter contre la pauvreté tandis que, face aux troubles ruraux, le gouvernement persiste à exiger avec fermeté le paiement de l'impôt. Plus novateur, dans le cadre d'un manuel, est le paragraphe consacré aux sociétés coloniales : il montre comment les planteurs ont été indemnisés à la suite de la libération des esclaves qui deviennent des métayers ou des salariés agricoles. L'Algérie, quant à elle, est un exutoire pour 20 000 colons volontaires issus pour l'essentiel du monde ouvrier parisien. Pierre Lévêque conclut sur un bilan social de 1848 " assez mince ". L'essentiel ne réside-t-il pas, suggère-t-il, dans la constitution d'une mémoire collective faite d'une crainte des mouvements populaires pour les uns, de l'espoir d'un monde nouveau pour les autres, dont les Fédérés de 1871 sont les survivants ou les héritiers.
- 4 Ces derniers ont sans doute conservé en eux " l'esprit de 1848 " que tente de cerner Jean-Yves Mollier. Son approche anthropologique des hommes et des femmes de 1848 le conduit à relever en premier lieu l'unanimité du printemps de cette année-là,

unanimisme de façade. Jean-Yves Mollier rappelle donc l'hétérogénéité culturelle de la société française où l'analphabétisme est encore largement répandu et où les terres sur lesquelles la propagande républicaine a pu avoir quelque efficacité sont encore rares tandis que les prêtres missionnaires sont actifs, contrecarrés toutefois par une presse plus populaire. Mais le théâtre remporte également de grands succès auprès des foules urbaines, heureuses de voir mis en scène, dans les mélodrame, le peuple et la République sociale. Théâtre et romans feuilletons sont finalement des miroirs dans lesquels se lisent les changements qui accompagnent la répression de juin et le reflux de la vision romantique du peuple. Mais l'accès à l'écrit progresse lentement et explique la vogue des romans à quatre sous. La large diffusion de la *Lettre aux paysans* de Félix Pyat, en 1849, traduit l'existence d'un lectorat et d'un auditoire ruraux si bien que Jean-Yves Mollier suggère l'existence de liens entre cette nouvelle alphabétisation et l'apparition de campagnes rouges travaillées par la propagande républicaine. Il existe par ailleurs une poésie ouvrière en 1848 et l'on ne peut qu'apprécier la synthèse ici donnée sur un sujet habituellement négligé, de même que la mise au point sur le socialisme quarante-huitard, défini finalement, avec Maurice Agulhon, comme une réaction à l'individualisme de la société bourgeoise. Quant à la réflexion sur le rapprochement entre les intellectuels et le peuple, si elle est appréciable par le rappel qu'elle fait des engagements d'un Victor Hugo, d'un Alphonse de Lamartine ou d'une George Sand, elle souffre du recours à ce concept trop souvent utilisé sans effort de définition : qu'est-ce en définitive que le " peuple " dans le langage de 1848 ? Quoi qu'il en soit, il existe bien un " esprit de 1848 ", fait notamment d'amour pour la grande Révolution, de respect pour le droit, d'un sens aigu de la justice et de croyance en la fraternité : il se retrouve plus tard, par exemple, chez l'auteur de l' *Internationale*.

- 5 Après cette troisième partie finalement fort novatrice, Sylvie Aprile propose, plus classiquement, une synthèse sur " l'Europe en révolution ". C'est un véritable défi que de traiter un tel sujet en une soixantaine de pages. Pour y parvenir, Sylvie Aprile part d'une problématique précise : les révolutions de 1848-1849 sont-elles l'achèvement de la grande Révolution, marquent-elles plutôt son échec final ou sont-elles annonciatrices de temps nouveaux ? En réponse est tout d'abord donné un tableau de l'Europe en 1848 où les " zones révolutionnaires sont [...] hétérogènes ". Il existe dans cette Europe une révolution moins éclatante mais plus durable : celle de l'information, si bien que l'exemple parisien a rapidement encouragé les insurrections. Mais alors pourquoi parler de " simultanéité ", ce qui laisse penser que certains mouvements révolutionnaires seraient totalement autonomes alors que, bien au contraire, les mouvements évoqués ne sont envisagés qu'en terme de " contagion révolutionnaire " (p. 186) ? De façon originale, Sylvie Aprile nous ramène bientôt à Paris qu'elle étudie en tant que " capitale des exilés ", regard fort utile pour une relecture de l'histoire politique européenne. Celle-ci est alors marquée, et l'auteur le montre fort bien, par trois ferments de contestation, le marché, l'État et l'Église. Les développements relatifs aux mouvements nationaux sont clairs et bien argumentés, de même que le bilan sur les choix français face aux embrasements européens. En soutenant l'Italie et la Pologne, la France s'engage dans un jeu diplomatique périlleux qui la conduit à la guerre à propos de laquelle l'expédition de Rome est considérée, avec raison, comme le symbole de la défaite de l'extrême gauche française. Pour conclure, Sylvie Aprile souligne que, en milieu urbain du moins, 1848 a bien été un temps, en Europe comme en France, d'apprentissage de la liberté grâce, notamment, au développement de pratiques de sociabilité politique.

- 6 Au total voici un manuel qui rendra de grands services par la somme des connaissances qu'il rassemble. On peut seulement regretter que certains points soient développés trop rapidement au risque de ne pas tenir compte de quelques renouvellements historiographiques. Gageons qu'une nouvelle édition saura corriger ces quelques défauts.